



desclée
de
brouwer

la
vie

Journal de mon jardin zen

Joshin Luce
Bachoux

Journal de mon jardin zen

Joshin Luce Bachoux

Journal de mon jardin zen

Desclée de Brouwer

© Desclée de Brouwer, 2009
47, rue de Charenton, 75012 Paris
ISBN : 978-2-220-06106-1
ISBN pdf : 9782220087788

*À toutes celles et tous ceux
qui m'accompagnent sur le Chemin.
Au Maître de la Grande Pratique.
À mes parents, pour la confiance.*

« Et je suis la femme
qui va au pied d'un arbre
et se dit à elle-même :
"Ah, quel bonheur!"
et médite avec bonheur... »

Therigata,
livre des premières nonnes bouddhistes.

Le chant du monde

Dans la salle d'attente du dentiste, je feuillette distraitement une revue jusqu'au moment où mon regard s'arrête sur les photos : ici un bassin aux lotus entouré d'herbes aquatiques, là une haie en pleine floraison... Depuis que je vis dans les montagnes, la nature m'appelle. Je me souviens que lorsque j'étais plus jeune, ma mère me répétait que je ne savais pas voir un arbre : « Il faudrait qu'il te morde le nez ! » ajoutait-elle, lasse de cette adolescente qui traînait son ennui pendant qu'elle montrait les réussites de son jardin ou le plus beau chemin vers la mer.

Plus tard, pourtant – c'était par un de ces matins dorés de la Méditerranée, ni mer ni terre, juste cette lumière qui se déverse encore et encore –, je compris ce qu'elle voulait dire : pour la première fois, je voyais un arbre, puis un autre, et d'autres encore... Non seulement ils étaient tous différents, mais je découvrais que le vert se déclinait en mille nuances, en reflets inépuisables.

C'était comme un éveil au monde ; je vis que le doux frémissement argent des oliviers se détachait sur le vert profond des grands cyprès ; que le vert fané des feuilles de chêne ne se confondait pas avec la douceur des amandiers.

J'avais vingt ans et je voyais le monde pour la première fois ! Sous le soleil rugueux, la forme devenait couleur, la

couleur devenait forme, et le monde devenait beauté. Pourtant, longtemps encore, la nature n'allait rester qu'un cadre pour mes plaisirs et mes émotions.

Mais à vivre dans la beauté, petit à petit, le cœur s'éveille. Ce fut la montagne qui me l'enseigna; cette fois, je n'en garde pas de souvenir précis, ce fut plutôt une lente imprégnation – je pris conscience de mon poids sur la terre et de la solidité de la terre sous mes pieds. Je marche sur du vivant : la terre est souple, ou dure, ou pierreuse ; elle renvoie à mon corps des sensations différentes à chaque pas ; elle n'est pas la même au matin qu'à midi – ce n'est pas seulement sa couleur, mais sa densité, sa texture qui changent au fil des heures et des saisons. Et cette terre, je la reçois en partage avec tous ceux qui y marchent avec moi. Et avec les arbres qui l'embrassent de leurs racines, dessinent le ciel de leurs branches et attrapent les petits nuages blancs pour les transformer en fleurs : alors, il me revient cette phrase mystérieuse d'un moine bouddhiste japonais : « Le véritable corps humain est l'univers entier dans toutes les directions... » Bien sûr, que mon corps n'est pas limité à ces bras, à ces jambes, ni même à cette tête ! Bien sûr que tout ce qui vit dans l'univers fait partie de moi – et moi de tout.

Dans le silence du matin, juste avant l'éveil des oiseaux et des fleurs, c'est tout mon corps qui s'éveille. Dans le frémissement des branches, dans la danse des herbes, dans les feuilles mortes qui s'entassent dans le chemin, aussi, dans le renouveau du printemps et le sommeil de l'hiver, je suis.

Dans le chant du monde s'élève aussi mon chant, et mon chant emplit les rêves du monde. Et il en sera toujours ainsi.

La petite dame de l'épicerie

Je me souviens bien de notre première rencontre. Je marchai et transpirai à grosses gouttes dans la chaleur humide de ce début d'été; les voitures passaient sans s'arrêter et je m'efforçais de trouver un coin à l'ombre. La route qui montait toute droite traversait un minuscule hameau, quelques maisons, la plupart affaissées sous un toit de chaume, et une minuscule boutique dont on n'apercevait rien du dehors qu'un entassement de cartons débordant sur le trottoir, mais devant laquelle, merveille! s'affichaient les couleurs clinquantes d'une machine distributrice de sodas glacés. Je posai mon sac trop lourd, essayai de m'éponger tout en cherchant mon porte-monnaie, quand la porte s'ouvrit et que jaillit une petite dame dont je n'aperçus d'abord qu'une paire de lunettes trop grandes et un immense sourire: « Hello! Hello! » Elle se tint devant moi, l'air ravi, aussi minuscule que sa boutique, perdue dans un tablier trop grand, puis me tendit la main, réfléchit un instant en fronçant les sourcils, dit: « Good morning; I am Mrs Tozawa! » et pouffa de rire devant son audace... Pensez: se présenter comme ça, de but en blanc à une étrangère, bonjour, je suis Madame Tozawa, et lui serrer la main... Elle pouffa de rire derechef pour cacher son embarras, se détourna en fouillant dans ses poches, mit de